

Hertz, Henri

Henri Barbusse, son oeuvre, étude critique

HENRI HERTZ

Henri BARBUSSE

SON ŒUVRE

Portrait et Autographe

DOCUMENT POUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE



PARIS
Édition du Carnet-Critique
208, rue de la Convention
Téléphone : Saxe 82-41

Collection du Carnet-Critique

PREMIÈRE SÉRIE

(15 Monographies)

Henri Barbusse (parue, 3 fr.)	par Henri HERTZ.
St-Georges de Bouhélier.... (parue, 3 fr.)	— Paul BLANCHART.
Romain Rolland (parue, 4f 50)	— Jean BONNEROT.
Comtesse de Noailles.......	— Georges-Armand MASSON.
Laurent Tailhade...........	— Fernand KOLNEY.
Anatole France.............	— Georges-Armand MASSON.
Maurice Barrès............	— Gustave-Louis TAUTAIN.
Charles Maurras...........	— Gustave-Louis TAUTAIN.
Maurice Maeterlinck.......	— Louis RICHARD-MOUNET.
Colette Willy..............	— Roger ALLARD.
Paul Fort..................	— Georges-Armand MASSON.
Henri Bergson..............	— Georges-Armand MASSON.
Henry Bataille.............	— Paul BLANCHART.
Bourdelle..................	— WALDEMAR-GEORGE.
Saint-Saëns................	— André MAROT.

Abonnements à la série complète

FRANCE

Edition ordinaire.............	40	»
— *de luxe sur Hollande*..	120	»
— — *Japon*.....	200	»

ÉTRANGER

Edition ordinaire.............	45	»
— *de luxe sur Hollande*..	130	»
— — *Japon*.....	250	»

Prix de l'exemplaire

FRANCE

Edition ordinaire........	prix variable	
— *de luxe sur Hollande*..	10	»
— — *Japon*.....	15	»

ÉTRANGER

Edition ordinaire........	prix variable	
— *de luxe sur Hollande*..	11	»
— — *Japon*.....	16	»

Les exemplaires sur Hollande sont numérotés de 1 à 120.

Les exemplaires sur Japon sont numérotés de 1 à 20.



Photographie Manuel

M. Henri **BARBUSSE**

Autographe de M. Henri BARBUSSE

S'il faut, pour réaliser certains progrès, un consentement universel, eh bien, je sais que l'univers aussi s'ensemence!

Henri Barbusse.

(L'Enfer)

à Paris, le 25 Octobre 1919.

HENRI HERTZ

Henri Barbusse

SON ŒUVRE

Etude Critique

DOCUMENT POUR L'HISTOIRE
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARIS
Édition du *Carnet-Critique*
208, Rue de la Convention
1920

DU MÊME AUTEUR

Quelques Vers (Meissein, éd., 1906).

Les Mécréants, mystère civil en quatre actes (Bernard Grasset, éd., 1909).

Les Apartés, poëmes (Editions de *la Phalange*, 1912).

Préliminaires d'une Démocratie sociale (Albin Michel, éd., 1910).

Degas (Félix Alcan, éd., 1919).

AVERTISSEMENT

Je ne ferai pas à M. Henri Barbusse le chagrin d'écrire sur lui une monographie comme on a coutume d'en déposer, parmi les fleurs, sur les tombes des écrivains morts ou devant les tombes déjà entr'ouvertes de ceux qui, ayant fini leur épanouissement, sont sur le point d'entrer en agonie académique.

Une oraison de ce genre ne serait nullement bienséante à son égard.

Il s'agit de rendre compte d'une œuvre qui, après avoir suivi un développement lent et inquiet, vient, soudain, d'acquérir, du fait des circonstances, un emportement, un pouvoir de persuasion dont on ne saurait encore mesurer exactement les contre-coups.

La plus atroce réalité, celle de la guerre, en a été éclairée avec une opiniâtreté calculée. En même temps est apparu, au-dessus de cet abîme, l'objet resplendissant d'une foi

nouvelle, vision, espérance que l'auteur lui-même ne sait toucher que d'une main tâtonnante.

Trois sujets composeront donc cette étude :

1° Le cours que suivit jusqu'à la guerre le talent de M. Barbusse pour aboutir à ce livre de désolation qu'est L'Enfer ;

2° L'élan brutal que la guerre lui imprima et la sorte de dévotion vengeresse que M. Barbusse voua à la guerre dans Le Feu ;

3° Enfin, l'éclosion de croyance sociale qui en résulta, croyance dont Clarté *contient l'annonciation.*

Il est difficile de présumer ce que deviendra la marche de cette pousse fougueuse une fois le tremblement de la guerre apaisé.

Une œuvre littéraire mise à flot sur les houles sociales est exposée à des hasards et des vicissitudes.

Il y a, en outre, en M. Barbusse des tendances que la raison ou le sentiment ne sont pas seuls à commander ; il est sujet à des jaillissements de sensibilité nerveuse. Ses ouvrages en reflètent, maintes fois, les chocs et les excès.

Je me garderai bien de mettre la popularité présente de M. Barbusse en tabernacle.

Il en serait, d'ailleurs, le premier désobligé, car il aime la vérité, non la superstition.

Henri Hertz.

CHAPITRE PREMIER

La vie de M. Henri Barbusse :

La vie d'un Intellectuel de 1895

Les intellectuels français qui eurent vingt ans, vers 1895, souffrirent, surtout, d'une extrême incertitude.

Extérieurement, ils portaient de la nonchalance et même de la paresse alors qu'au dedans ils brûlaient de réflexions, ils harcelaient le monde, ils remettaient au feu tous les problèmes et étaient en proie à une tension de douleur et de désir dont ils se rendaient difficilement maîtres.

M. Barbusse avait précisément vingt-deux ans en 1895.

Cet état d'esprit fut vif à Paris, dans la jeunesse des Ecoles. Il engagea un grand nombre d'étudiants à la vocation des lettres comme étant à la fois la plus rebelle, c'est-à-dire propice aux renouvellements qu'ils rêvaient,

et la plus oisive c'est-à-dire favorable aux attentes, aux longues perplexités qu'ils se sentaient incapables de surmonter.

Né à Asnières, M. Barbusse préparait sa licence ès lettres en Sorbonne, à ce moment, et était, par conséquent, mêlé de près à ce mouvement.

Mais outre la fièvre, l'irritabilité intellectuelle de son milieu, d'autres influences, personnelles celles-ci, intervinrent pour le guider.

Son père était homme de lettres. Il était du Gard. Son abondance naturelle se dépensait en chroniques, en vaudevilles, en inventions théâtrales à grand spectacle. Il participait à ce travail de lettres parisien, affairé, inégal, qui est suspendu à une rencontre, qui dépend d'une idée ou d'un mot lancés à l'improviste.

La mère de M. Barbusse était fille de fermiers de la province anglaise. Elle mourut quand il avait trois ans. Peut-être que son empreinte, désormais sans voix et sans secousses, n'en fut que plus forte dans les profondeurs de lui-même.

Physiquement, en tout cas, la double marque était visible. Ceux qui l'ont connu au lycée se le rappellent comme un adolescent déguingandé, aux yeux chauds, au corps languide, capable de gaies boutades, mais avec une attitude généralement flegmatique et ennuyée.

Il garda cette physionomie à l'âge d'homme.

Dans son imagination et son style, on distingue également les deux penchants, l'un tourné vers l'éloquence, vers une grande dépense d'images et de mots, l'autre vers la peinture minutieuse des petits détails, assez à la façon des réalistes anglais.



Le père de M. Barbusse n'était pas riche. Il n'éleva pas son fils de manière à lui faire croire qu'il l'était.

Cependant, il ne lui donna pas non plus la frayeur de la vie.

Il appartenait à une corporation qui a pour point d'honneur de traiter l'existence avec intrépédité sans accepter d'elle de trop strictes obligations, des devoirs trop monotones. Les journalistes et auteurs de Paris, s'ils sont accoutumés à de dures traverses, jouent gaillardement leur chance et se montrent, quoi qu'il arrive, beaux joueurs.

A cette école, M. Barbusse ne connut ni le talonnement de la misère, ni l'accablement de la tâche ouvrière; il affronta la nécessité du labeur avec la souplesse de la bourgeoisie intellectuelle parisienne, aussi prête à agir comme les plus pauvres qu'en mesure de tenir tête aux plus riches, admirable souche d'aristocratie démocratique.

Les premières manifestations des dons de M. Barbusse semblèrent attester chez lui la prédominance de l'hérédité maternelle.

Délicat, impressionnable, réservé, il aima les recherches dans lesquelles le style retient longuement l'application. Au lycée déjà, il goûtait fort les savantes compositions de rhétorique, les vers et les discours latins ; il fut plusieurs fois lauréat du Concours général. Toutes les constructions difficiles de l'esprit le tentaient, celles de la philosophie et des mathématiques autant que celles du beau langage.

Et c'est par cette voie circonspecte, soigneuse, qu'il aborda les lettres en prenant part, sous le voile de l'anonymat, aux concours littéraires alors en vogue. Des noms appelés à devenir célèbres sortirent, plus d'une fois, avec éclat, de ces épreuves publiques.

M. Barbusse y fut lauréat, mais sans tapage. Ce qu'il faisait était fin et discret. Ses succès le furent aussi.

Les directions de la littérature de cette période divergèrent en trois rameaux inconciliables qui formèrent, en

quelque sorte, trois partis comme si un parlement intellectuel se fût superposé au parlement politique. Il n'y avait, du reste, aucune coïncidence entre eux.

A la gauche littéraire se plaça la plus hautaine entreprise de libération, celle du symbolisme. L'art littéraire, sous l'impulsion de Baudelaire, de Mallarmé, de Rimbaud, de Laforgue, s'en remit à l'entière spontanéité de l'individu du choix des pensées, du tour de l'imagination, de l'ordonnancement des mots et des rythmes.

A la droite, la discipline classique continuait sa descendance.

Au centre, soutenu par l'opinion parisienne, par les Boulevards, le romantisme se perpétuait.

Or, les idées les plus avancées en politique étaient défendues par les hommes qui patronnaient celles qui l'étaient le moins en littérature. Il ne fallait pas se risquer à demander à un univertaire socialiste ce qu'il pensait de Rimbaud et même d'Albert Samain.

Un jeune homme, comme M. Barbusse, également hardi dans les lettres et la politique, devait se sentir bien embarrassé. Ses amis politiques ne pouvaient pas être ses amis littéraires.

Toutefois, de ce côté non plus, il n'était pas sans hésitations. Il ne méconnut pas l'admirable révolte du symbolisme. Mais cette révolte éloignait trop l'art de la société sur laquelle il aimait se pencher.

Il devait donc être rejeté plutôt sur le centre. Seulement, là, c'étaient la futilité, le bavardage, les intrigues qui étaient de nature à rebuter une intelligence soucieuse comme la sienne, un cœur comme le sien serré d'angoisse, assailli de pressentiments.

Il était exposé à beaucoup de solitude et peut-être à l'abandon s'il n'eût été fixé un peu malgré lui et, sans doute, au delà de son inclination par la sollicitation insinuante d'un illustre guide qui avait toutes raisons de le traiter en fils. Il épousa la fille de Catulle Mendès.

Catulle Mendès était un admirable introducteur dans la gloire parisienne ; il savait merveilleusement faire les présentations.

Sa carrure, sa contenance, son visage, son style faisaient de lui le dernier héraut du romantisme flamboyant. La descendance romantique qui foisonnait autour de lui lui paraissait misérable, désormais, avec son sentimentalisme à ras de réalité ; Catulle Mendès méprisait fort cet art bâtard.

Mais il ne le disait pas trop haut. C'était un habile homme. Il possédait à fond la science de la « composition ».

Il entra en composition avec tous les partis littéraires, avec les classiques, avec les symbolistes, avec les faux romantiques ; il ne composa pas moins avec le public turbulent et étourdi qui créait les renommées ; il connaissait ses vices et sa vanité versatile. Que d'adresse, que de caresses, que de rudesses il employa pour venir à bout de cette cohue de despotes serviles, pour tirer parti de leurs faiblesses au profit de la beauté ! Car il songeait à elle sans cesse, car c'est afin de l'imposer, coûte que coûte, et au besoin par surprise, qu'il s'ingéniait. Il se servait des miroitements du plaisir, des appâts de la luxure pour attirer les yeux sur l'éclat du beau ; il vantait volontiers le corps d'une actrice et évoquait son alcôve si, derrière elle, il pouvait plus facilement faire passer un poëte qu'il exaltait alors de tous les accents de sa critique lyrique.

L'introduction de M. Barbusse ne motiva pas, de la part de Catulle Mendès, ce genre de diplomatie. Le public auquel s'adressait le premier ouvrage de M. Barbusse, un livre de vers : PLEUREUSES, était un public choisi, averti, qu'il suffisait de convier au nom de l'art. Catulle Mendès sacra son fils spirituel de sa main la plus pure, de sa voix la plus digne des dieux.

M. Barbusse ne dut à cette investiture que l'attention

estimable qui vaut aux jeunes auteurs, non la faveur des éditeurs et, par là, l'indépendance, mais celle des directeurs de journaux et, par là, l'assujettissement. M. Barbusse se lança dans le mouvement de la presse parisienne.

Il ne dut pas s'y sentir entièrement à l'aise.

Je n'ai point reçu de confidences de M. Barbusse.

Ayant quelquefois rencontré M. Barbusse dans le tumulte de Paris, je lui ai trouvé l'air d'un homme peu épanoui, mal acclimaté et qui, manifestement, ne se contentait pas, pour rafraîchir et griser sa pensée, du battement fugitif de quelques centaines de mains gantées.

Ce n'était point cependant, un « patient » impatient, ni, à plus forte raison, un révolté.

Il restait très courtois à l'égard des circonstances.

Il restait, surtout, par la fatalité attachée à sa génération, terriblement indécis.

Il attendait un détour de sa destinée, un accident. Lequel ? Il n'eût su le dire.

Il l'attendait en homme de lettres, en artiste, non en homme d'action, c'est-à-dire sans trop le prévoir, sans trop y compter et tout prêt à en combler le vide au moyen d'une simple construction de l'imagination.

Sous l'effet de cette contrainte qui risquait d'être perpétuelle, dans cet état de perplexité n'allant ni jusqu'au désespoir, ni jusqu'à l'espoir, furent écrits Les Suppliants, L'Enfer et Nous Autres, nous verrons selon quelle gradation.

Mais la guerre survint. Ce fut elle qui détermina le sort de M. Barbusse, ce fut elle qui dénoua son tourment.

Il entra dans la guerre comme d'autres entrent au cloître, non pour l'amour et la magnification de la guerre, mais parce qu'elle était la sombre retraite permettant d'accéder à « un autre monde ».

Sa vocation de mortification par la guerre eut l'apparence d'une vraie vocation religieuse ; il la défendit avec l'ardeur d'un néophyte.

La plupart des hommes de son âge et de sa qualité acceptèrent la guerre avec épouvante ; leur docilité fut le résultat de leur scepticisme ; ils finirent même par y puiser je ne sais quelle bravoure sarcastique et amère. En réalité, ils n'avaient plus assez de foi nationale pour croire à l'utilité et à la noblesse de la guerre, et quand ils étaient humanitaires, ils ne pouvaient se convaincre davantage que la foi humaine eût le moindre aliment à trouver dans la guerre.

M. Barbusse, quelque répugnance, quelque horreur qu'il en éprouvât, s'assura, au contraire, que la guerre ferait naître une expérience humaine, révélerait une vérité humaine tellement ingrates et tellement généreuses que l'impulsion humanitaire, après, deviendrait toute puissante et triompherait irrésistiblement.

C'était, pour lui, une épreuve d'où dépendait la volonté du monde irrésolu.



M. Barbusse n'aurait pas dû partir. Il était inscrit parmi les soldats de l'arrière. Il était malade. Il força les empêchements.

A la fin de l'année 1914, il était en première ligne avec le 231e régiment d'infanterie.

C'est là qu'il connut cette fameuse escouade de pénitents goguenards dont il allait nous conter les peines, ces nouveaux apôtres dans la société de qui allait se former et s'affirmer sa conscience sociale.

M. Barbusse ne leur ressemblait pas, et ils le remarquaient. Mais ils n'étaient point choqués de la dissem-

blance. Tout en s'étonnant qu'il ait, volontairement, été leur compagnon, ils lui en savaient gré, ils en ressentaient le bienfait.

Il les suivit dans les tranchées d'Artois et de Picardie. Il se coucha dans leur suaire de boue ; il bondit avec eux des fosses sanglantes qui, à chaque instant, devenaient le tombeau de l'un d'entre eux. Ses chefs le distinguèrent en le chargeant de missions périlleuses.

Au moment des premières grandes attaques françaises, celles de juin 1915 en Artois, il reçut deux citations à l'ordre de la brigade, puis de l'armée.

Il ne fut point blessé. Mais, au bout de sept mois de géhenne, son organisme trop faible défaillit. Il dut se résigner à se séparer de ses frères d'armes, de ses frères.

Pourtant, il ne s'éloigna de ce séjour de détresse et de ferveur que pas à pas et, si l'on peut dire, lambeau par lambeau.

Retiré des troupes combattantes, il voulut, du moins, demeurer auprès d'elles, dans une équipe de brancardiers de compagnie. C'était encore trop.

On l'affecta à l'Etat-Major du 21[e] corps. Ses forces, à nouveau, le trahirent.

Il fut évacué.

Un mois après, il redemandait à partir, sinon dans un régiment d'active, dans un régiment territorial. Il fut affecté au 30[e] territorial.

Trois fois il tomba malade, trois fois il fut évacué, trois fois il repartit.

En 1917, on dut le réformer temporairement. Autant que l'armée debout et vivante, il connut, alors, dans les hôpitaux, l'armée tombée, l'armée moribonde. Son expérience humaine, à travers les phases du supplice de la guerre, fut sans limites, sans fond et alla jusqu'à la lie.

***

La soif de martyre, la soif d'humanité qui avait précipité M. Barbusse dans la guerre, n'aboutit pas, tout de suite, à un apostolat. Avant de conclure, il fallait voir, savoir et faire savoir.

Il y consacra jusqu'à sa dernière goutte de résistance.

Et lorsqu'il acheva sa retraite, de lit d'hôpital en lit d'hôpital, il exhala toute cette vérité dont il avait failli mourir, cette vérité écrasante et libératrice. Ce fut LE FEU en 1916.

CLARTÉ le complèta en 1919.

C'est ici que se produit le bond de cette œuvre en pleine vie publique.

Déjà l'énorme diffusion du FEU avait changé en armée l'escouade des premiers compagnons d'armes de M. Barbusse.

Maintenant, au lendemain de CLARTÉ, il est à la tête de centaines de mille hommes qu'il a invités à mener la vraie bataille sans laquelle la Grande Guerre resterait inefficace, la bataille pour la Grande Paix.

Comme président de l'*Association Républicaine des Anciens Combattants*, il a pu juger, au Congrès de Lyon, ce qui s'enflamme sous ses phrases, et comme président du Groupe *Clarté*, il voit, chaque jour, les ressources de l'esprit se mettre au service de sa foi.

M. Barbusse semble un peu écrasé par un crédit qui contrarie ses habitudes de littérateur et l'oblige à payer, sans cesse, de sa personne.

Il ne lui est plus permis, désormais, de planer sur l'univers dont le spectacle lui arracha tant de cris de détresse. Il doit descendre vers les usines, vers les villes, vers les foules, vers « le gouffre du peuple », comme il dit, d'où, il le croit et il le prêche, va ressusciter le monde.

CHAPITRE II

La première Étape d'une Littérature de clairvoyance :

"PLEUREUSES" et "LES SUPPLIANTS"

Lorsqu'on ouvre le premier livre de M. Barbusse, celui que Catulle Mendès confia, de ses propres mains, à la bienveillance des lettrés, on y reconnaît, du premier coup, le cachet de l'art de grâces tristes et désœuvrées auquel se complut une jeunesse trop lourde d'ambitions pour se décider même à en formuler l'espérance.

Aussi, pas plus que beaucoup de recueils de poëmes de la même époque, celui-ci ne nous renseigne sur la consistance véritable du caractère et de l'intelligence de l'auteur.

C'est un bouquet de frissons délicats ; on les devine causés par une fièvre intérieure implacable et pleine de désordres. Mais pourquoi se manifeste-t-elle sous cette

forme atténuée, frivole, artificielle? Par moments on est tenté d'y attacher un effort d'art sincère et fécond qui n'entend point se laisser dominer par le trouble direct des choses et l'on se demande si ce n'est point la vraie route des belles expressions. Les symbolistes ont osé persévérer dans cette attitude.

Cependant tant de jeunes gens, après avoir produit cette floraison légère, renoncèrent à la cultiver, qu'il faut bien se persuader que ce ne fut souvent que loisirs d'un instant, que jeux de la paresse et de l'incertitude.

M. Barbusse fit comme beaucoup d'autres. Il ne crut pas que des poëmes pussent supporter le poids de la vie totale d'un homme d'aujourd'hui, surtout des poëmes légers. Depuis Victor Hugo, d'ailleurs, on ne considérait plus guère comme possible une œuvre sérieuse en vers qui n'ait de la masse.

M. Barbusse, après qu'il eut effeuillé une fois pour toutes, sa brassée de pleurs efféminés, prit le parti de la prose.

Mais son premier roman, Les Suppliants, demeure, par quantité de traits, un poëme, encore que la poësie en soit à l'opposé de celle de Pleureuses.

La poësie de Pleureuses valait par son choix, sa retenue, sa rareté ; elle était comme la dernière vibration, comme le reflet, transporté à longue distance, d'une émotion dont on n'avait ni connu la source, ni suivi les balbutiements et le trajet.

Au contraire, dans Les Suppliants, M. Barbusse déverse tout le bouillonnement de son esprit encombré et en fait une espèce de flot poëtique congestionné et agité.



Un homme de grave esprit, mais sans que son esprit

l'ait sorti d'une condition modeste, vit retiré en province.

Il a un fils tout jeune dont il a seul la responsabilité, car la mère est morte quand le petit avait trois ans à peine.

C'est un enfant docile, doux, qui se tait.

Le pauvre homme s'aperçoit avec terreur que toute la vie de cet enfant est au dedans, qu'elle est toute dans son cœur et qu'elle est menacée de s'y flétrir.

En effet, bientôt l'enfant, et de plus en plus, à mesure qu'il grandit, est obsédé par les rapports mystérieux de la vie extérieure et de la vie intérieure, des autres hommes et de soi-même, du mouvement, des paroles, des gestes et du cœur. Il ne pense à rien d'autre ; il s'hallucine sur ce problème ; il le tourne et le retourne sans trêve.

Un peu arbitrairement, M. Barbusse s'arrange pour que le jeune persécuté puisse appliquer son alarme et sa recherche au plus grand nombre de circonstances diverses, de manière à ce qu'entrant dans la vie, il soit sûr de pouvoir se prononcer en connaissance de cause et adopter définitivement le principe de conduite conforme à la vérité qu'il a, à plusieurs reprises, contrôlée.

La vie recluse de famille, entre un père et une vieille bonne, avec le tendre souvenir de sa mère ; les premières études au collège, le premier contact avec les idées, avec les livres et avec les autres enfants ; la première possession charnelle, la première amitié, le premier amour, puis, par répercussion, le premier amour d'un ami, les souvenirs d'un père, l'amour non partagé d'une femme, enfin la mort d'un père, autant de conditions extérieures qui changent l'angle sous lequel la vie du dehors attaque le cœur de ce tendre débutant et sous lequel il réagit.

Si à chaque fois il réagit de la même façon, c'est qu'il

y a en lui un élément d'éternité, une vérité dépassant toutes les éventualités, toutes les vérités apparentes.

Ecoutons donc les battements successifs de ce cœur énervé et trop riche.

Voici l'enfant, lors de ses premières leçons, quand son père le met en présence du monde intérieur que les livres ont rendu immortellement tangible et maniable par tout le monde, ont transformé en quelque chose d'extérieur et de concret, à leur manière.

« Inattentif aux lectures, il s'instruisait d'une façon sublime à cause du liseur. S'accoudant sur la toile cirée profonde, il écoutait le visage que la faible lampe s'usait à montrer avec soin.

« Ainsi l'attention de l'enfant ne s'éveillait que de douceur. A un bout de la table, toute la personne enfouie dans l'ombre comme un cœur, il se tendait vers la présence réelle de son père et il l'admirait et il épiait sur sa figure l'arc-en-ciel que fait l'âme, depuis l'idée flottante, fluide et changeante, jusqu'à l'émotion, pensée totale qui a toute la hauteur de l'être. »

Hélas! donc, les délices qui imprégnent, dès l'enfance et surtout pendant l'enfance, la sève vitale de chaque homme, et que distille son cerveau, n'avaient point de prise sur cet enfant. Il n'était sensible qu'au toucher, qu'au tâtonnement des visages, des physionomies, comme s'ils eussent été des mains tantôt caressantes, tantôt brutales, et que rien d'autre que ce frôlement rudimentaire pût créer une communication de son être avec les autres êtres.

Le père comprit à quel point cette faculté admirable était, en même temps, une infirmité.

« Il se martyrisait les regards à constater que son enfant

serait exclusivement, jalousement, surhumainement humain. »

Plus tard, au collège, le mal ne fit que grandir, l'infirmité ne fit que s'aggraver.

L'enfant se débattit contre lui, se battit avec lui en son for intérieur, chercha soit à le vaincre, soit à le fuir, se sentant étouffer, se sentant mourir.

Il ne trouva comme recours que des actes de révolte tapageurs. Le faible petit eut l'idée baroque de fabriquer une bombe et de la déposer sur la fenêtre de sa classe. Il regarda éclater son chétif pétard ; une seconde, son orgueil en resplendit, puis il retomba dans l'ombre.

« Il reprit son existence de collégien dans un état d'orphelinat. »

Les autres expériences, les expériences qui se présentent une à une sur le chemin de tout adolescent qui va au devant de la vie, ne lui réussirent pas mieux.

Sa réflexion creusait de plus en plus profondément, dans sa chair, la plaie inguérissable. Et de porter cette plaie le condamnait à l'inaction, à l'incompréhension, à l'étrangeté.

« De soir en soir, de douceur en douceur, de figure en figure, il avait choisi son cœur. Et c'était à cause de cette élection de son cœur qu'il avait l'air simple et monotone parmi les autres, qu'il était embarrassé de vivre. »

Une lueur dans ces ténèbres où la flamme intérieure, captive, se refoulait elle-même : les œuvres d'art.

Elles lui ressemblaient ; elles étaient, comme lui, muettes, à l'écart du monde, inactives, mais pleines

jusqu'au bord d'un rayonnement caché que l'on n'apercevait que par transparence et qui, s'il pouvait être unanimement compris, serait tout puissant.

Du moins, si toute tentative venant de lui-même échouait, peut-être parviendrait-il à bénéficier de celles des autres, et grâce aux liens miraculeux de l'amitié, participerait-il à un épanouissement, à un essor, à un bonheur ?

Son ami, l'ami qu'au prix de quels examens, de quelle succession de confiance et de soupçons, il a enfin élu, aime une femme. Il veut, du moins, faire l'apprentissage de l'amour à travers l'amitié, de cette offrande devant laquelle lui-même, après un vain essai, recule.

Mais, une fois de plus, le geste à faire est trop lourd, trop loin de lui-même ; il en est réduit à transporter sur l'amour de son ami, le stigmate dont il frappe toutes choses.

« Ni dans ses plus vastes rêves, ni dans ses moments les plus généreux d'enthousiasme et de révélation, il n'avait rien vu de plus beau que cet homme adorant, dans ce coin effacé de jardin, la beauté de cette femme qui, aux yeux des autres, n'était point belle. »

Or, se sentant près de mourir, son père a voulu revoir les lieux où sa vie atteignit sa plénitude. Son père, au contraire de lui, croyait à la réalité et à l'énergie des influences extérieures. C'est au nom de cette foi qu'il avait combattu l'excessif repliement de son fils.

Et voici qu'au retour de ce pèlerinage, courbé vers la terre, dans ce commencement d'enroulement du corps qui tourne les regards de l'homme vieillissant vers lui-même, le père a perdu sa croyance : celle de son fils le gagne ; il ne lui résiste plus, il lui cède, contribuant, avant de disparaître, à l'enfoncer davantage, dans la tombe vivante où sa magnanimité est enlisée.

Et la vérité à laquelle les hommes s'attachent le plus tenacement, aidés, poussés par la nature, celle qui leur semble le bien suprême, le bien qui ne trompe pas, dont la joie se renouvelle sans cesse, la vérité des sens et de la chair, allons donc, que vaut-elle, elle aussi, par rapport aux secrets du cœur stagnant ?

« Le martyre charnel, ce martyre qu'on a, quel qu'on soit, et qui s'apaise d'attentats, d'obscénités, ou s'étouffe d'héroïsme ou se cache et cherche, déchiqueté silencieusement à la multitude des femmes, c'est le martyre humain le plus rudimentaire, le plus ancien, le premier : c'est le martyre humain tout nu. »

Le cercle entier des possibilités se trouve donc épuisé. A chacune, le cœur se convulse, se cabre et renonce, sans pouvoir.

Il monte jusqu'aux plus hauts sommets : il crie à Dieu sa détresse ; il en appelle à lui, il le somme de prononcer sur son sort. Toujours la réponse est une louange inexorable. Les hommes ne peuvent accueillir cet ange misérable et Dieu ne peut rien, non plus, pour lui.

Il en résulte une sorte d'Evangile de l'impuissance dont les préceptes découragés jalonnent un chemin que baigne une divine lumière incapable de rayonnement.
M. Barbusse en est effrayé lui-même.

« Au cours de ces pages, dit-il, dans sa préface, je n'ai pas voulu montrer autre chose qu'un être qui demande tout le possible, qu'une figure affamée de lumière, qu'un homme près d'une fenêtre, mais je voudrais qu'on y assistât de plus en plus.
Je voudrais que, guidé par la ferveur de ma pensée qui,

ici, s'avoue ou s'unit avec lui, dans la tragédie de chercher ce que nous sommes et ce qu'il y a de secours et ce que devient la prière, je voudrais que, passionné de toucher du réel, violemment et religieusement jaloux du néant et du silence, il apparût ce qu'il est, malgré ses négations, non un négateur, mais un croyant et même à ceux qui ne l'aiment pas et ne le reconnaissent pas, un frère. »

Pour que l'auteur, en présence du dénuement de l'âme de son héros avec laquelle il se solidarise, en vienne à une invocation de cet ordre, nous réclame en sa faveur et la sienne, une option mystique, ah ! qu'il faut qu'il soit lui-même pénétré de ce qu'elle recèle d'inaptitude à vivre, et même d'incapacité de sympathie.

Frère, oui, nous voulons bien consentir à le reconnaître comme un frère, mais pas dans cette pénurie de toute entreprise, de toute activité, de toute complaisance.
Le cours des temps a appris à notre sagesse que la réalité obéit à ses lois à elle, en dehors de l'idéal et que s'il est bon de toujours soutenir le courage et la volonté des hommes avec ce cordial miraculeux, faute duquel la plupart se laisseraient aller dans les ornières, la réalité se développe beaucoup plus lentement, de degré en degré, à travers des succès médiocres et mille embarras, et ne se départit jamais, quelques coups de fouet qu'on lui donne, d'un rythme laborieux, étranger aux brusques illuminations de l'espoir, de la passion, de la colère par lesquelles se manifeste le génie d'un peuple. La réalité n'a pas de génie.

C'est Carlyle qui disait :

« *Le génie révolutionnaire est à l'action d'un peuple ce que la parole est à l'action d'un homme. Il y a toujours entre eux un écart que l'on ne peut combler. On conquiert Dieu, d'un seul coup, avec les mots. Mais dans la vie, il y*

a l'habitude, sans laquelle la vie ne serait que poussière inconsistante et sable mouvant sous les pas. L'habitude est sourde aux plus beaux discours, aux plus charmants éclats. Elle évolue avec prudence et parcimonie. Il n'est pas indifférent de la secouer parfois brutalement et de lui crier sa bassesse, sa monotonie, sa bestialité. Tout marque sur elle, à la longue. Mais à la longue seulement. »

L'enfant malheureux et prodigieux que nous a peint M. Barbusse comme un modèle, a brûlé toutes les moissons de la vie, avec l'incendie couvant de son grand cœur ; il lui a suffi, pour cela, de s'en approcher. Il a dilapidé toutes les ressources engrangées par l'habitude.

Mais quoi ? ayant perdu toute confiance en la réalité, l'ayant desséchée et rendue stérile, sur quoi M. Barbusse va-t-il pouvoir exercer ce cœur voué, par son vertigineux désir, à la négation, à la destruction ?

Il sera précipité inévitablement, de destruction en destruction, de négation en négation, hurlant, sans arrêt, à l'amour impossible et à la mort perpétuelle.

Limitant l'investigation générale des SUPPLIANTS, ne volant plus de clocher en clocher pour les briser, les uns après les autres, il descendit explorer la plus secrète vérité de la conscience, celle qu'elle cache sous tant de mensonges et de parades, la vérité de la chair, et ne trouva qu'un mot pour traduire le leurre de son âme terrifiée : L'ENFER.

CHAPITRE III

L'enivrante négation de la réalité, au nom de la vérité : "L'ENFER" et "NOUS AUTRES"

Avec L'ENFER, nous touchons au point culminant de la recherche de vérité destructrice que M. Barbusse avait menée, en poëte, depuis 1897, d'abord par des notations lyriques palpant avec légèreté le souci intérieur, puis, par une confession ingrate s'acharnant à ne rien garder debout en face d'un cœur dévorant, seul détenteur du vrai, seul dieu, dieu insatiable et impuissant.

Dans L'ENFER, la réalité, prise à parti sur un seul point, est traitée plus durement encore. Elle est saisie à pleine poigne. Les ongles de l'auteur s'y enfoncent et l'écorchent. Elle se couvre d'ecchymoses comme un grand arbre au moment d'être abattu et dépecé, comme un corps attaché dont s'approche le scalpel.

Et l'auteur, en la toisant, en triomphant de la tenir

de la sorte, à sa merci est tremblant et comme ivre et dilate démesurément son regard comme si cette vérité mise à nu ne lui semblait, à son tour, qu'un déconcertant mirage, sans plus de valeur qu'une hallucination.



Un jeune homme arrive de sa province à Paris. Il descend dans un hôtel.

En rôdant dans sa chambre, ce frère de l'enfant des SUPPLIANTS découvre, au-dessus de son lit, dissimulé par les moulures de la corniche, un trou qui a vue sur la chambre voisine.

De là, il apercevra la réalité lorsque, toute seule, à l'écart du monde, emprisonnée entre quatre murs, elle se croit libre et se confie, sans témoins.

Il sait qu'il commet un rapt, qu'il perpètre un viol, qu'il va s'emparer d'effrayantes confidences ; il ne peut faire autrement.

Il se colle, il se crucifie, des heures entières, au mur de sa chambre, debout sur son lit, l'œil rivé à ce hublot invisible, à cette blessure imperceptible percée dans le thorax de l'autre chambre et par laquelle il plonge jusqu'au fond de ses viscères.

Aucun savant penché sur une poitrine fendue, sur des entrailles béantes, ne peut découvrir de plus crue vérité.

Seulement, le savant y apporte une âme froide, disciplinée, enchaînée à la certitude d'un but, tandis que ce jeune homme, dont l'âme est déjà à l'état d'épave, aborde ce mystère dans un choc désemparé, s'y accroche d'une main sans fermeté et tend vers lui, non la volonté d'un cœur pur et d'une intelligence précise, mais une sorte de voracité haineuse.

Ce n'est point une nourriture qu'il cherche, c'est un poison. Il ne se soucie pas d'acquérir une expérience

généreuse ; il a comme la joie perverse de se donner une garantie de mort et de désespoir.

La vérité offerte par le hasard à sa curiosité ne lui semble que l'instrument, que la justification du suicide moral dont, depuis longtemps, il est hanté.

J'insiste sur ce ton particulièrement douloureux, sur cette atmosphère de négation et de dissolution dans laquelle, du commencement du livre à la fin, se meut le personnage principal de L'ENFER. Systématiquement, il nie toute chance de bonheur. La vérité qui l'obsède est d'avance une damnation, une condamnation. Elle aboutit à un immense charnier de volupté.

Le duel muet qui se déroule clandestinement entre cette chambre et ce jeune homme conduit, implacablement à la mort de l'un et de l'autre.

Abreuvé de dégoût, empoisonné de vilenie, il harcèle de son insulte et couche dans la fange tout ce qu'il voit au sein de cette chambre, tout ce qu'il y voit de bas et tout ce qu'il y voit de noble, pêle-mêle.

Et lui-même, sous l'âcre exhalaison des instincts, trop frêle pour en supporter le heurt, trop désabusé pour leur opposer les réactions magnifiques qu'un homme confiant en sa propre vie sait faire naître de leurs infatigables redites, chancelle.

Il est le maître de la réalité vaincue ; mais il ne lui reste plus qu'à mourir sur son cadavre.

Ce penchant, remarquons-le, cette prétention de rendre la réalité existante déserte au nom de la vérité, ne sont pas neufs. Ils datent du roman naturaliste.

Ramené à terre par l'analyse scientifique, invité, à son exemple, à rechercher, dans la réalité, des éléments et des assemblages nouveaux, l'esprit littéraire, chez les romanciers naturalistes, eut pour ressorts la répugnance du passé, le goût de la mort qu'ils se plaisaient à regarder pulluler autour de toutes choses.

Certains ne purent résister à ce fade relent de corruption incommensurable. Ils s'en sauvèrent soit en se

jetant vers l'horizon encore vide devant eux, soit en se rejetant en arrière, prophètes de la foi sociale, comme *Zola*, ou fils repentants de la foi catholique, comme *Huysmans*.

Dans L'Enfer, il n'y a aucun indice de ce que deviendra M. Barbusse.

C'est un réquisitoire sans échappée.

Il a, parfois, des sursauts fébriles sous les effluves empestés de cette vérité ; il est parcouru de longs frissons au contact de toute cette mort accumulée : réflexes, non redressements, agonie, non réveil ; oh ! que ce livre est ténébreux et morbide !

Au guet devant son viseur analogue à ceux que l'on ménage dans les lambris de certaines maisons de plaisir, le jeune affamé de vérité assiste à dix-neuf scènes.

Amours commençantes ou amours repues, amours d'enfants, amours de vieillards, amours du même sexe, frôlements d'amours viles, vestiges d'amours resplendissantes, corps inlassables quand déjà les âmes sont lasses, et au milieu de ces amours dont la naissance, la maturité et la décadence suivent un rythme inexorable, tout le mal des corps salis par la joie, gangrenés par l'âge, déformés par la fécondité, tout le mal des âmes exaspérées de se heurter, gorgées d'illusions et de perfidies, rebelles et esclaves, et les belles paroles qui traînent comme des rubans déchirés sur ce sépulcral monceau de délices, voilà le paradis, voilà l'enfer dont se repaît ce sacrilège.

Il assiste à des adorations de renégats ; il ne voit que des menteurs, que des voleurs, que des fous ; des médecins lui étalent la corruption de la matière humaine, un prêtre celle de la pensée humaine.

Aucune circonstance ne lui est épargnée et aucune n'est atténuante. Le crime originel sévit toujours avec la même furie que rien n'apaise.

La chair immonde, personne ne peut se dérober à ses exigences ou, ce qui est pis, à ses tentations !

Le plus pur devient le plus impur, tant elle excède et déprave de ses appels et de ses suggestions. Chacun s'efforce de colorer sa soumission de sentiments personnels, de marques d'indépendance, de trouvailles innocentes et, s'il le faut, de suaves sacrifices.

Mais, quoi qu'il fasse, il garde, au centre de lui-même, ce féroce démon, cette torche de chair qui est, partout, la même, qui brûle chez tous, du même feu, qui les ronge de la même façon.

Et ce n'est qu'elle, aussi, qu'aperçoit l'œil convulsé de ce jeune homme.

Tout le reste se dilue en un brouillard au travers duquel, elle-même, privée de splendeur, ne brûle que comme un louche fumeron.

Cet œil, détaché, en quelque sorte, du corps contraint à l'immobilité, au silence, cet œil incrusté dans une paroi de muraille, paraît pourvu d'une extraordinaire faculté de pénétration et de grossissement et, en même temps, il est comme mort à ce qui n'est pas ce brandon rudimentaire.

Souvent les écrivains, lorsqu'ils se trouvent en présence d'une vérité trop brutale, lui cherchent des raisons philosophiques, essaient de la rattacher à de vastes lois dont la sérénité imprescriptible atténue son âpreté.

Aucun recours de cette nature ne nous est offert ici.

Nous n'avons à nous en remettre qu'à la vue et rien qu'à la vue. Nous avons les yeux sur cette vérité de la chair et le champ de notre vue ne peut la dépasser.

C'est dire à quelles farouches peintures M. Barbusse nous accule.

Il va du premier geste au dernier, de la caresse qui, à la suite des paroles, commence l'acte d'amour, jusqu'à ce qui le termine, la chute des mains et l'affaissement des corps flétris et nous assistons à toutes les phases du

paroxysme, quand les bras crispés encerclent les poitrines et que les chairs nues, tumultueusement, s'accolent.

Ah ! devant ces péripéties impitoyables, que domine une frénésie inutile, on n'éprouve point de sourd élancement de plaisir. Le désir se dessèche aussitôt devant la volupté souillée.

A peine sont-ce des hommes et des femmes, ces fantômes vivants en qui, pourtant, nous nous reconnaissons.

Ils sont chargés d'une telle éternité dans les éléments les plus matériels et les plus passagers d'eux-mêmes, qu'ils suscitent une espèce de ferveur accablée, une foi dont le principe est la répulsion. On se confesse à eux comme à des dieux infâmes et on les adore dans un dégoût immense.

La sensibilité entière est réduite à cette abdication, à ce prosternement. Au point que l'endroit même où M. Barbusse situe son expérience, se décharne de toute exactitude et devient aussi primitif que les scènes qu'il renferme.

Il s'agit, de toute évidence, d'un hôtel très aisé et confortable. Les hôtes de la chambre fatidique sont, pour la plupart, de condition.

Or, on n'arrive pas à surmonter l'impression que l'on est dans un bouge.

On a beau s'efforcer de rattraper la couleur locale. Elle est dévorée, elle aussi, par la crudité de la vérité charnelle et n'a plus de prise sur les nerfs figés.

Le rayonnement, si l'on peut dire, de la vilenie sexuelle envahit les parquets, salit les murs, humilie le décor, qui, à l'unisson, tombe au plus bas de la misère humaine.

Mais, par l'effet de cette confusion singulière, l'ouvrage acquiert une nudité et une frugalité populaires, en dépit du raffinement de ses détails ; il devient une

sorte de haut relief sombre, tendu comme un mirage funèbre devant le plus beau ciel qu'aiment contempler les hommes.

Ni ce que l'on a coutume d'appeler luxure, ni ce que l'on a coutume d'appeler convenance n'y a place. Il est étranger à tous les préjugés aussi bien ceux du cynisme que ceux de la vertu. Il les surplombe et il est l'image de leurs abîmes. Tombeau gigantesque ouvert à nos souvenirs et à nos espérances, au nom de la vérité.

« Qui fera la bible du désir humain, la bible terrible et simple de ce qui nous pousse de la vie à la vie, de notre geste, de notre direction, de notre chute originelle ? Qui osera tout dire, qui aura le génie de tout voir ! »

Horreur ! N'est-ce donc pas assez ?

Pourtant, nous ne pouvons nous défendre de songer aux luxurieux de Dante, à ces infortunés qu'une nuit déchirante, comme si l'air y était composé de scies, secoue, lacère et déchiquète éternellement. Leur âme se libère dans ce supplice ; mais la seule vérité qu'elle découvre, alors, celle vers qui elle s'élance, c'est l'ivresse des souvenirs terrestres :

« L'amour qui ne dispense de l'amour aucun objet aimé, m'énivra d'une tendresse si vive qu'elle ne m'a pas encore abandonnée. Il n'est pas de peine plus vive que celle de se rappeler, dans le malheur, les jours de la félicité ».

Est-ce donc bien l'image véridique de la vie humaine que nous a fournie M. Barbusse ? Pour que les damnés, au sortir de la terre, regrettent la terre, se peut-il qu'elle soit, elle-même, un enfer ?

M. Barbusse ne la verra-t-il jamais autrement ?

Il nous rappelle ces prédicateurs fanatiques, qui, pour la dompter, accablent la populace du faix de ses turpitudes.

Longs anathèmes, longues plaintes, sarcasmes qui font mal.

Après L'ENFER, M. Barbusse se tut six ans. Puis il publia NOUS AUTRES en 1914.

NOUS AUTRES accentue la désespérance de L'ENFER.



NOUS AUTRES, en effet, avec ses quarante-cinq nouvelles très courtes, réparties en trois séries : *Fatalité*, la *Folie d'aimer*, *Pitié* qui, presque toutes, veulent avoir je ne sais quel air de nous faire rire, exprime la plus complète, la plus décisive impossibilité de croire à la bonté de la vie.

Saturé de vérité, ivre d'analyse, l'auteur n'a plus besoin, à présent, de s'enfermer en lui-même comme dans les SUPPLIANTS, ou de s'acharner à la folle dissection d'un seul objet comme dans L'ENFER, pour savourer le relent de la vérité. Il n'a qu'à se promener à travers le monde, à y glaner de menues histoires ; il n'a qu'à laisser aller une plume enjouée de chroniqueur ; aussitôt la vérité se dégage des êtres et des événements, les décompose et les stigmatise, leur fait un vêtement de lèpre.

Dès que cette vérité, trop droite et trop nue, jaillit, elle frappe comme une épée empoisonnée et ce qui l'entoure, ce qui lui sert de gaine, la réalité, tombe, fripée, à côté d'elle.

Je ne me rappelle guère avoir lu de nouvelles déchirant plus imperturbablement l'enveloppe vivante qui fait les êtres.

On dirait que l'on fraye avec des écorchés vifs, avec des âmes anatomiques. La vérité scientifique, la vérité médicale, entrée dans l'art littéraire, absorbe, une à une, les images changeantes qu'il a mission de créer à l'aide des choses réelles.

Fatalité : ce sont les pièges facétieux dont les hommes, quoi qu'ils fassent, s'entourent les uns les autres, tantôt consciemment, tantôt à leur insu, et qui tarissent ou déroutent leur bonne volonté d'élévation et de vertu.

Des soldats sont amis, ils se ménagent un chaud nid d'amitié au milieu des horreurs de la guerre et, un beau jour, dans le brouillard, ils s'entretuent sans le savoir.

Un homme, dans l'affolement d'un refus, tire un coup de fusil sur le père de celle qu'il aime. Il se traîne, inconscient, jusqu'à la fenêtre de l'aimée et celle-ci lui apprend que son père a consenti. Que lui reste-t-il ? Le suicide. Il s'y prépare quand on force sa porte. Est-ce pour l'arrêter ? Non, c'est pour lui apprendre que deux colporteurs ont assassiné le vieillard et l'ont laissé planté sur le siège de sa voiture, le couteau dans le dos. Ainsi quand il l'a tué, il était déjà mort et, en étant coupable, il demeure innocent.

Toutes les méprises, tous les crocs-en-jambes du destin, toutes les chausse-trappes du hasard, toutes les farces tragiques dont est semée la vie sont mis en relief avec une obstination qui ne recule pas devant l'invraisemblance.

Et quand l'invraisemblance menace d'être trop criante, M. Barbusse recourt à un moyen fort employé ces temps-ci par les chercheurs de vérités. Il transporte son histoire loin d'ici, hors du cercle des personnages que nous connaissons par le menu, et qui, à notre ressemblance, peuvent nous paraître trop policés. Il évoque des types d'humanité tout d'une pièce, mal équarris, des trappeurs d'Amérique, des ouvriers du Far-West, des chasseurs de fourrures. Ceux-là, on peut les vivisectionner sans dommage et, d'un bistouri sarcastique, faire sauter le pus de leurs cervelles.

La Folie d'aimer : la dépossession de la chair, fouillée

au couteau, dans L'Enfer, il suffit de la moindre anecdote d'amour pour que M. Barbusse, à présent, du premier coup de sonde, la découvre, la palpe, et nous la décrive en conteur léger et mondain. Le moindre passant lui livre son épouvantable secret. Les enfants, dans leurs illusions, les vieillards, dans leurs radotages, portent et avouent le même foyer maléfique.

Faites un pas de trop, attardez-vous une minute de trop, cédez à une circonstance insignifiante, croyez un peu trop longtemps à vous-même, la beauté s'est déformée, l'amour s'efface.

Et puis, les surprises monstrueuses du cœur : les anges qui aiment se jeter entre les muscles des brutes; les époux fidèles qui, tout d'un coup, ne se reconnaissent plus ; les trahisons cachées, les sacrifices insoupçonnés, les fausses fois ou les fausses aversions se dénonçant, brusquement, lorsqu'il est trop tard, lorsqu'il n'y a plus de refuge que dans la servilité, le remords, la honte, l'incurable répugnance.

Pitié, pitié pour cette humanité maudite, en qui la vérité n'est que stupre et sanie!

C'est le cri qui échappe à M. Barbusse quand, en un dernier tour fait au milieu de *Nous Autres*, il récolte une nouvelle brassée de fatalités iniques, de superstitions injurieuses, de coïncidences grotesques, de devoirs sacrilèges.

Que ce soit dans la foule des nôtres, des hommes de notre race et de nos mœurs, ou très loin, dans des terres presque vierges, en Afrique, ou avec des troupeaux au bord de la mer froide, qu'il s'agisse d'un vieux paysan disgracié, ou d'un cheval, ou d'un chien, partout, toujours, chez tous, se révèle l'humiliation originelle, la condamnation à la torture, à l'injustice, à la bouffonnerie.

Oh ! oui, pitié, pitié !



Alors, l'horizon, cette fois, est bien clos ! Il n'y a plus de ressources, il n'y a plus de recours !

Lorsqu'un observateur, dans une gravité fiévreuse qui constitue encore une sorte de sombre enthousiasme, contracte son âme sceptique sur les atrocités du monde, il reste un croyant avide, à sa manière. Il n'a pas perdu le songe de dépasser cette zône dénudée.

Mais si la fièvre l'a quitté, si son scepticisme prend de l'aisance, s'il plaisante, s'il peut plaisanter, si tout sujet lui est bon pour prouver la corruption universelle, s'il corrompt chaque chose à nos yeux, d'un tour de main et rien qu'en le touchant d'une plume frivole, que pouvons-nous attendre encore de lui ? Son œuvre est achevée. Son œuvre s'arrêtera là.

En fermant NOUS AUTRES et en le posant sur L'ENFER comme une pierre sur une pierre, qui ne s'est demandé :

« Est-ce que jamais M. Barbusse rencontrera une issue à son désespoir, trouvera le lien entre la vérité et la réalité, de façon à les enrichir l'une par l'autre au lieu de les détruire l'une par l'autre ? »

« Est-ce que jamais se produira chez lui cette harmonie de compréhension qui transmue la vérité en douces promesses, en continuelles délicatesses, malgré son horrible loi intérieure, harmonie si admirablement mise en œuvre par les réalistes russes, par *Dostoiewsky*, le plus grand d'entre eux ? »

Quand parut NOUS AUTRES, cette question semblait devoir rester sans réponse.

Des événements imprévus en ont apporté une. La guerre a répondu.

La guerre ! Débordement d'horreur qui allait sauver M. Barbusse de l'horreur.

CHAPITRE IV

LE FEU

Que fallait-il que devînt la réalité pour, soudain, être capable de l'emporter sur cette vérité de plus en plus isolée, de plus en plus monotone que M. Barbusse s'était consacré à nous rendre évidente, indéniable, et qui ni à lui ni à nous ne devait laisser d'espérance ?

Le train du monde moderne ne contenait aucune chance de réhabilitation ; si les perfectionnements matériels s'y développaient avec magnificence, l'âme ne faisait que s'en dégrader davantage. Aucun ferment neuf ne s'annonçait en elle.

Quelle intervention providentielle attendre donc afin que la vérité qui dépouillait la réalité de tout charme, de tout attrait, de toute noblesse, pût de nouveau s'y adapter, sans la faner, et qu'une aimantation, sur cet

esprit désabusé, incertain et angoissé, se produisît en faveur d'une régénération des choses réelles ?



Ce fut la guerre qui intervint.

Mais si la guerre avait été semblable aux anciennes guerres, c'est-à-dire emplie d'initiatives rapides et d'actions continuellement violentes, elle n'aurait pu venir à bout d'une vérité aussi rigide et aussi morne.

Elle fut tout le contraire. Elle enfouit l'homme immobile dans des millions d'hommes dépouillés comme lui, et ces millions d'hommes à la vie écourtée, elle les enfouit dans la terre, de façon à ce qu'ils fussent déjà, à moitié, des morts. Cette situation si anormale, si injurieuse pour la civilisation, aurait dû être brève ; elle dura des années sans rémission. Et chaque homme sentit que la civilisation l'abandonnait peu à peu, s'en allait, en lambeaux, de son corps d'abord, puis de son esprit.

Il y avait là, fournie par la réalité même et sous les auspices des plus généreuses idées, une destruction des biens réels, à l'unisson de celle que la vérité, lorsqu'il la sondait, produisait jusque là, aux yeux de M. Barbusse, à travers les apparences.

Enfin, la réalité était aussi affreuse, aussi impitoyable, aussi vraie que cette vérité ! Et grâce à cette tragique coïncidence, M. Barbusse allait pouvoir reprendre goût à la réalité, lui redemander ce qu'elle ne lui avait jamais donné, ce quelle donne toujours à ceux qui croient en elle, une foi, un espoir, un appétit de bonheur. Il fallait qu'elle tombât elle-même à une telle déchéance, à une telle négation pour redevenir séduisante et riche à l'égard de celui qui l'avait délaissée au bénéfice de la vérité pure.

C'est, sans doute, la raison de l'allégresse particulière que nous trouvons dans Le Feu, malgré l'amas de misères qu'il renferme.

M. Barbusse me fait l'effet d'un anachorète qui, n'ayant que répugnance pour le monde réel, est obligé, s'il veut trouver le chemin de la sérénité et de la confiance, de se reconstituer un monde à lui, un monde austère et raréfié auquel, tout d'un coup, il découvre d'infinies délices et qui est le seul à lui ménager des jours sur la félicité céleste.

Sans quitter la terre et en vue du bonheur de la terre, M. Barbusse a puisé dans la guerre cette servitude monastique, seule capable de le réconcilier avec la réalité.

Et le voici, déjà régénéré, meilleur homme, meilleur artiste aussi qu'auparavant, car l'artiste a besoin du réel, la vérité ne lui suffit pas, marchant gaillardement la terrifiante équipée, le calvaire de la guerre.

L'œil farouche qu'il avait dans L'Enfer, il l'a ici. Mais il n'est plus sec et fixé sur un seul point. Il est débordant de douceurs et ouvert aux plus infimes discordances, aux plus absurdes tendresses, dans le gigantesque abattoir.

Ah ! comme il l'aime, comme il la choie, comme il s'en enivre les regards, de cette réalité perdue à laquelle, fils prodigue, par le chemin de la détresse, il est revenu.

Il n'a pas le temps de réfléchir, de comparer, de méditer, de conclure. Il s'absorbe dans cette contemplation de l'horreur qui va sauver son cœur. Il le fait, sans choix, sans attendre, sans composer, avide et fervent enregistreur de ces choses miraculeusement hideuses, belles de l'être, belles et bonnes comme la vérité, enfin.

La vogue du Feu a été due, en grande partie, à cette

admirable lucidité visuelle qui n'a omis aucun détail, qui s'est emparé du monde difforme de la guerre avec une sorte d'enthousiaste soulagement. Et, dans les années à venir, il n'est pas douteux que ceux qui voudront voir la guerre, se reporteront à ce recueil d'images qui ont pris l'empreinte de tout.

Ce n'est point dire que M. Barbusse, se contentant de descriptions, ne recherche pas et n'ordonne pas des histoires, des anecdotes.

Il y en a de plaisantes, il y en a d'attendries, il y en a de poignantes.

Les personnages s'y meuvent de façon à donner non l'impression rigide et close d'une armée, mais plutôt d'une population pliée à une habitude accablante qui, cependant, comporte une singulière variété, des évasions, des caprices, des modes.

Le soldat est-il gai, est-il triste? Il ne sait plus. Il n'est plus très maître de la connaissance de son âme enfermée dans une gangue de devoirs obscurs, pas plus qu'il ne l'est de celle de son corps, tané et retané par les pluies et les soleils, enduit de crasse, rongé par le temps et l'espace, et presque toujours plongé dans un moule de terre fangeuse qui finit par l'imbiber jusqu'à la moëlle.

Il rit ce soldat, ce bloc de boue, il a une âme qui continue de rire. Mais c'est un rire isolé de toute pensée, le plus souvent, un rire vidé et maniaque qui a plus l'air d'un rictus que d'une expression.

Ce qui lui reste, ce qu'il possède pleinement, c'est son langage. La partie parlante de son âme exsangue, le mécanisme oral de son corps pétrifié demeurent intacts. Ils acquièrent même une activité inouïe, si abondante, si plantureuse qu'une langue nouvelle en est née.

Et au travers de la trame grasse de cette langue

d'hommes embourbés, fleurit, miroite, sauvé de l'écrasement de ce déluge de terre où des millions d'êtres sont roulés et sombrent, le plus limpide bon sens, ce bon sens de France qui a triomphé de tant de tempêtes et de tant de folies, au cours de l'histoire.

Il compose une sorte de continuelle fraîcheur au dessus des existences moribondes et des courages exténués. Il s'échappe, il fuse des fosses saignantes, comme l'alouette.

Il n'est pas calme, oh ! non, il n'est pas impassible. Il est animé d'une sourde exaspération. Mais il mentirait à lui-même si cette exaltation par la douleur prenait l'apparence d'un cri, d'une supplication ou d'une menace.

Il est, comme seul, délié de tous raisonnements et idées, sans objets précis ; il surnage tout seul, lumineux sur le cercle des songes bouché de toutes parts. Il n'a rien à quoi s'appliquer.

Les mobiles, les responsabilités, les ambitions, les convoitises auxquels il sert, d'ordinaire, de ressort lui sont enlevés. Il entend garder, pourtant, bien qu'oisif, toute son élasticité et toute sa force. Alors, dans cette géhenne, dans cette geôle vaste comme l'infini, où la vie se heurte à des murailles de néant, où la conscience est, par avance, posthume, le bon sens s'exerce pour lui-même et prend l'aspect d'une espèce de philosophie naïve, toute puissante, éclatante, qui défie la mort même.

Quand ils ont énuméré leurs afflictions et étalé leur servage, par paroles vives, étoilées de quolibets, au gré de cette faculté de bavardage demeurée si entreprenante et si vivace chez eux, les soldats se taisent, puis :

« — Oui, videmment, murmurent-ils. Mais quoi faire ! Faut pas s'en faire. »

Fruste formule contenant, bien serré, ce trésor inal-

térable, cette essence de vie, qui survit et survivra au naufrage, devenue, du fait de loisirs désastreux, une espèce d'objet de luxe, de bijou spirituel, s'exerçant pour le plaisir, et jetant ses reflets narquois au nez des Allemands, au nez du destin, au nez des officiers, au nez des civils.

Tandis que le troupeau allemand ne trouvait de consolation, par les nuits boueuses, que dans des cantiques entonnés en chœur dont l'on entendait l'impétueuse résignation, de l'autre côté du désert de fils de fer, les Français bavardaient entre eux ou, quand ils se taisaient, bavardaient en eux-mêmes, respirant, à chaque instant, ce sachet de bon sens mis au coin le plus propre et le plus sûr de leur barda moral, conservé bien au sec, à la cime de leur cerveau défaillant : *Mais quoi faire ? Faut pas s'en faire.*

Quand ils avaient le cafard, c'est qu'ils avaient, un instant, égaré la précieuse amulette.

Si neuf fut le sortilège de cette langue suppléant toute autre activité réelle et chargée d'entourer et d'entretenir, par ses réparties interminables, cette philosophie intérieure suppléant, elle-même, la pensée paralysée, qu'il modifia les fonctions psychologiques. Tous les rapports ordinaires furent déplacés, toutes les passions, tous les motifs de susceptibilité ou de colère furent disposés autrement dans l'esprit désaffecté, afin qu'ils permissent le plus souvent et le plus complaisamment possible, l'épanchement de ce langage salutaire, nourri de gros mots, d'injures et de sobriquets.

C'est ce que M. Barbusse a tendrement noté dans « Les gros mots » :

« *Barque me voit écrire.*

« *Il a la bouche qui tourne dans tous les sens à cause d une tablette de chocolat qu'il croque et mâche et dont il tient dans son poing l'humide moignon.*

« Il bafouille, la bouche pleine, en me soufflant une odeur de boutique de confiserie.

« — Dis donc, toi qui écris, tu écrirras plus tard sur les soldats, tu parleras de nous, pas ?

« — Mais oui, fils, je parlerai de toi, des copains et de notre existence...

« — Dis moi donc...

« Il indique de la tête les papiers où j'étais en train de prendre des notes.

« — Dis donc, sans t'commander... Y a quéqu'chose que je voudrais te d'mander. Voilà la chose : si tu fais parler les troufions dans ton livre, est-ce que tu les f'ras parler comme ils parlent ou bien est-ce que tu arrangerais ça en lousdoc ? C'est rapport aux gros mots qu'on dit. Car, enfin, pas, on a beau être très camarades et sans qu'on s'engueule pour ça, tu n'entendras jamais deux poilus l'ouvrir pendant une minute sans qu'is disent et qu'is répètent des choses que les imprimeurs n'aiment pas besef imprimer. Alors, quoi ? Si tu ne le dis pas, ton portrait ne sera pas r'ssemblant.

« — Je mettrai les gros mots à leur place, mon petit père, parce que c'est la réalité.

« — Mais, dis-moi, si tu l'mets, est-ce que des types de ton bord, sans s'occuper de la vérité, ne diront pas que t'es un cochon ?

— C'est probable, mais je le ferai tout de même sans m'occuper de ces types.

— Veux-tu mon opinion ? Quoique je ne m'y connais pas en livres, c'est courageux, ça, parce que ça s' fait pas et ce sera très chic, si tu l'oses, mais t'auras de la peine au dernier moment, t'es trop poli ! C'est même un des défauts que j' te connais depuis qu'on s' connaît... »

L'homme du peuple s'adaptait, tout de suite, à cette langue de guerre ; c'est lui qui en fournit les éléments. Le bourgeois, l'homme cultivé y restait, un certain temps, un étranger. Mais il s'y mettait, à son tour, et

j'imagine que M. Barbusse, malgré sa politesse, a dû le faire comme les autres.

Et, une fois maintenus à flot, au milieu de leur océan de terre, par ces paroles creuses et rugueuses comme du liège, les soldats affrontaient les coups de tourmente les plus effroyables, les houles et les tourbillons les plus meurtriers.

La mort seule était leur adversaire ; ils n'étaient plus vulnérables à rien d'autre. Ou ils mouraient, ou ils survivaient tout entiers, sous cette forme simplifiée, réduits, corps et âme, à l'état de grosses racines engoncées dans le sol natal.

Leur perpétuel frottement réciproque, à force de les élimer de la même façon, finissait par les rendre entièrement ressemblants, des pieds à la tête, sauf en cette fleur de langage futile où chacun conservait sa liberté, son épanouissement.

Aussi devinrent-ils vite extrêmement sensibles aux dissemblances. Elles leur causaient une stupeur et une commisération sans fin.

Elles pouvaient venir de très loin au dehors, de l'autre monde, du monde de la paix ; elles pouvaient être produites par les accidents de la guerre ; elles pouvaient être soit d'ordre physique, soit d'ordre moral. Ils les recherchaient par distraction ; mais, au fond, ils ne les aimaient pas. Ils se jetaient dessus pour les épier et les commenter, comme des bourdons ; puis ils s'en détachaient presque aussitôt avec dédain.

Le blessé, tout d'un coup, fragile dans son corps et tremblant en son âme, l'évacué, avec les récits de ce qu'il a vu dans l'obèse et jouisseuse armée de l'arrière, le permissionnaire qui vient de toucher à son ancienne vie, et qui l'a encore dans ses manières et sur sa face efféminée, autant de personnages surprenants à toiser et dévisager.....

Dieu ! qu'il leur a fallu peu de chose pour ne plus ressembler aux autres, pour être des étrangers ; mais qu'il faut peu de chose aussi aux autres pour devenir pareils à ceux-là, puisqu'ils sont partis de leur vaste identité. C'est la cause de l'envie enfantine et sans jalousie, très fraternelle, qui se mêle à leur étonnement, lorsqu'ils considèrent, admirent et « blaguent » ces transfuges.

L'un d'eux conte qu'un jour, il a réussi, grâce à un hasard extraordinaire, à voir sa femme à Lens occupé par les Allemands. Il s'est trouvé, dans le *no man's land*, en face de soldats allemands alsaciens qui lui ont offert de le déguiser et de le mener passer, passer seulement devant sa maison à Lens. Il y est allé et il a vu sa femme :

« — Le volet était ouvert, la chambre était éclairée. On entendait des voix.

J'ai passé en tendant l' cou de côté. Il y avait rosées, éclairées, des têtes d'hommes et de femmes autour de la table ronde et de la lampe. Mes yeux se sont jetés sur elle, sur Clotilde, je l'ai bien vue. Elle était assise entre deux types, des sous-offs, je crois, qui lui parlaient. Et quoi qu'elle faisait ? Rien. Elle souriait, en penchant gentiment sa figure.

Elle souriait, elle était contente...

Et, pendant l' temps d'éclair que j'ai passé dans les deux sens, j'ai pu voir aussi ma gosse qui tendait les mains vers un gros bonhomme galonné et essayait de lui monter sur les genoux... »

Ces anomalies, ces disjonctions tombent dans le néant de leur pensée comme des pierres et leur font mesurer des abîmes dont, avant la guerre, ils ne découvraient jamais l'existence.

« Dis-moi, y avait-il pas de quoi sauter dans la chambre, lui foutre une paire de gifles.

Oui, oui, j'ai pensé à l' faire. J' sais bien que j'allais fort... J'étais emballé, quoi.

. . . .

Il s'assit, lourd d'un monde de réflexions qui s'enchevêtraient. Puis il se tourna vers moi :

— Dis donc, vieux, je m' demande si j'ai raison.

. . . .

Avant que j'aie pu parler, il se répondit à lui-même :

— Elle est toute jeune, tu sais ; ça a vingt-six ans. Elle ne peut pas r'tenir sa jeunesse ; ça lui sort de partout et, quand elle se repose à la lampe et au chaud, elle est bien obligée de sourire...

. . . .

— Ah ! s'écria-t-il en se levant, et en venant gesticuler devant moi, on pourrait m' répondre une bonne chose : si j' revenais pas de la guerre, j' dirais : « Mon vieux, t'es fichu, plus de Clotilde, plus d'amour !... Ah ! si j' revenais pas ! »

Il a un bon rire.

— Mais j'ai bien l'intention de revenir. Ah ça oui, faut être là ! Sans ça... Faut être là, vois-tu, reprend-il plus grave. Sans ça, si tu n'es pas là, même si tu as affaire à des saints ou à des anges, tu finiras par avoir tort. C'est la vie. Mais j' suis là.

Il rit.

— J' suis même un peu là, comme on dit !

Je me lève aussi et lui frappe sur l'épaule.

— Tu as raison, mon vieux frère. Tout ça finira.

Il se frotte les mains. Il ne s'arrête plus de parler.

— Oui, bon sang, tout ça finira. T'en fais pas !

Et ce permissionnaire qui revient et qui explique comment il n'a même pas pu voir sa femme, seul à seule, parce qu'ayant passé cinq jours à l'attendre chez ses parents où ils devaient se rencontrer et ayant couru,

le sixième jour, jusque chez elle, il pleuvait tellement qu'ils n'ont eu le cœur, ni lui ni elle, de mettre dehors des camarades devant se rendre plus loin, le lendemain ! Ils sont restés, cette seule nuit, cette nuit unique qui devait être la dernière de leur vie commune, à se regarder, avec ces passants entre eux deux !

Où leur décontenancement est le plus grand, où le sentiment de la dissemblance les embarrasse jusqu'à les rendre timides et modestes ou, au contraire, cyniques à l'extrême, c'est en présence des civils et des morts.

Pour des hommes qui n'ont plus de vie que ce langage primitif et cette philosophie béante dont nous avons parlé, le langage des civils, l'ancien langage révélant l'ancienne âme active et multipliée du temps de paix, est quelque chose d'incompréhensible et d'affolant ; pour des hommes si bavards, le silence des morts ne l'est pas moins.

De quelle mine contrite et humble ils remâchent des injures contre les civils des villages dans les lignes, par qui ils sont exploités ! Et quand ils vont en *virée* et qu'ils coudoient les personnes des villes qui leur font de beaux discours patriotiques et des compliments protecteurs, que douce et mortifiée est leur colère et immense leur stupéfaction désarmée !

Mais ils ont plus souvent affaire aux morts qu'aux civils. Et, comme ils n'ont pas à leur répondre, ils ne peuvent que les regarder. Les civils se confondent avec le passé. Les morts se confondent avec la terre. Ils regardent peu les civils ; ils les évitent. Ils regardent les morts et en les regardant, ils regardent la terre.

Et par les morts, ces hommes inexperts à regarder, sont devenus de farouches observateurs de la terre.

Car c'est là, en définitive, qu'il faut revenir, c'est là le grand décor, c'est la matière de ce livre, et c'est la matière de cette réalité digne enfin de la vérité : la terre, la terre à l'état de poussière, de gravats, de boue.

Comment n'emplirait-elle pas l'horizon surbaissé de ces hommes qui sont changés en nains, qui ont les yeux et le front au ras de terre ?

Toutes les plaies de la terre, toutes ses fêlures et les courants perfides que les pioches y fouillent et où elles se dévoient, et ce que le ciel, en s'accolant à elle, en fait, le jour, en fait, la nuit, et ce que la pluie et le soleil en font, et ses résonnances et ses odeurs et les tâtonnements des saisons qui n'ont plus de prise sur sa misère, n'est-ce pas la réalité suprême que M. Barbusse nous décrit, le recul de la terre dans les âges, le retour à la préhistoire, le retour à l'innocence véridique entraînant le même retour chez les hommes ?



Certes, jamais, sans doute, dans aucun livre de guerre, la guerre ne nous fut représentée comme la messagère d'effets aussi horribles, d'une dévastation et d'une régression aussi totales. Jamais on ne la vit aussi nettement mettre un fossé entre ce qui était avant et ce qu'elle a fait soit des choses matérielles, soit des âmes.

On l'a reproché à M. Barbusse. On lui en a voulu de prêter à la réalité une vertu destructrice égale à celle de la vérité.

Il ne pouvait en être autrement, au bout du lourd chemin de renoncement, au bout du nécrologe que forme l'ensemble de son œuvre antérieure.

La guerre eût-elle gardé à ses yeux la moindre parenté avec la réalité commune, à laquelle se pipent tant de

gens, il l'eût fuie comme il fuyait la réalité. S'il l'a décrite, c'est qu'elle lui a paru contenir le terrible ferment des origines et être propice à un recommencement de jeune réalité sur les débris d'une réalité sénile. Sous ces couleurs, il l'a peinte avec une joie de juge et de prophète.

Il faut bien croire qu'il n'a pas trahi le sens des choses puisque des milliers et des milliers d'hommes se sont reconnus en ses images, y ont reconnu leurs épreuves et tous les mouvements d'eux-mêmes.

Toute autre considération est caduque devant ce fait.

Mais *Le Feu* ne nous dit pas encore quel réveil aura lieu après ce prodigieux recul, après ce cataclysme, après ce déluge. Sera-t-il un accident sans conséquences ? N'en restera-t-il pas plus de trace sur le train du monde et le destin des peuples qu'il n'en restait sur chaque homme, après deux jours de permission ? Ou bien est-ce l'aurore tant attendue des temps nouveaux, le phénomène qui, seul, pouvait rendre leur éclosion possible ?

Il y a, au début de cet ouvrage, parmi les malades d'un sanatorium de Suisse, à l'heure de la déclaration de guerre, une vision de ce qu'elle sera, et une clairvoyance des mensonges qu'elle va, à force d'horreur, faire crever. Et il y a, à la fin, chez des hommes repris de découragement, qui ont failli être noyés par la terre liquéfiée, une espèce de forcené appel à l'avenir qui ne peut pas ne payer en bonheur des souffrances pareilles.

Les premiers *« placés au seuil du monde, lavés des passions des partis, délivrés des notions acquises, des aveuglements, de l'emprise des traditions, éprouvent vaguement la simplicité des choses et les possibilités béantes...*

« ...Il leur semble voir s'étendre une grande plaine livide. Dans leur vision, des formes sortent de la plaine, qui est faite de boue et d'eau et se cramponnent à la sur-

face du sol, aveuglées et écrasées de fange, comme des naufragés monstrueux... Et il leur semble que ce sont des soldats...

« ...Et les trente millions d'esclaves jetés les uns sur les autres par le crime et l'erreur, dans la guerre de la boue, lèvent leurs faces humaines où germe enfin une volonté. L'avenir est dans les mains des esclaves et on voit bien que le vieux monde sera changé par l'alliance que bâtiront un jour entre eux ceux dont le nombre et la misère sont infinis ».

Et en écho à ce pressentiment, les autres, les hommes réels de la guerre, au terme surhumain de leur malheur, s'écrient :

« Assez parler des autres. Tant pis pour les autres! Nous ! Nous tous !

L'entente des démocraties, l'entente des immensités, la levée du monde, la foi brutalement simple... Tout le reste, tout le reste dans le passé, le présent et l'avenir est absolument indifférent.

« Et un soldat va ajouter cette phrase, qu'il commence pourtant à voix presque basse ;

« — Si la guerre actuelle a fait avancer le progrès d'un pas, ses malheurs et ses tueries compteront pour peu ».

C'est tout. Le Feu ne va pas plus loin, ne conclut pas davantage.

CHAPITRE V

CLARTÉ

La conclusion qui manque encore dans LE FEU, CLARTÉ nous l'apporte-t-elle ?

Au premier abord, il semble que non.

Mais si CLARTÉ ne prolonge pas LE FEU jusqu'à exprimer la certitude du rêve qui s'y ébauche, si elle ne résout pas le problème sauvagement élucidé par ce livre, elle en précise les termes, en tous cas, et les met nettement en balance.

Eperdu, ivre de voir la réalité dont il avait, pendant dix-sept ans, dénoncé les ignominieux simulacres, s'émacier, s'appauvrir par la guerre, jusqu'à se confondre avec la vérité cachée en elle, M. Barbusse est amené à se demander si une vie nouvelle va s'y infuser ou si ses sinistres enjolivements vont se reconstituer.

Le Feu, c'était uniquement la guerre, c'était exclusivement le récit de la vengeance du destin désagrégeant la réalité et la retrempant dans la barbarie.

Clarté, c'est la guerre encore, mais placée entre la paix d'avant et la paix d'après, liée à elles, confrontée avec elles.



La vie, dont part M. Barbusse, afin que la guerre la laboure, est celle d'un petit employé d'usine dans une petite ville. C'est une vie en tout petits morceaux réguliers qui s'analyse et se découpe, jour sur jour, en petits états d'esprit et de sensibilité plats, sages, gris. Toute la parcimonie morale du pauvre monde est là.

Ce pauvre monde n'est pas inerte ni à jamais obscur. Au contraire, il a une grande curiosité. Mais il est sans culture et sans force.

Ainsi va cette vie, du matin au soir, dans le dur encadrement de sa tâche, de désirs en déconvenues, et d'envies d'apprendre en envies de détruire, et tâtonnant contre l'écrasante épaisseur de la coutume irrémédiablement uniforme, terne et fade.

Vie d'enfant, mort d'une parente, amours frivoles, amours sérieuses, le mariage, la vie commune avec une femme, le côtoiement des voisins, la vie générale de la ville, la vie lointaine des gens riches, graves accompagnements auxquels on songe sans cesse et qui, parfois, bouleversent l'âme entière : apparences médiocres, vérité affreuse, cœur impuissant, gonflé de soulèvements confus.

Projetée dans la guerre, cette existence molle et floconneuse s'y enfonce sans résistance.

La guerre est pour elle une sorte de fantastique mala-

die, de vertigineuse épidémie qui la secoue dans l'inconscience. C'est la destruction totale, une destruction prolongée.

Dans ce tourbillon, la personnalité ramassée en un noyau frileux n'a d'issue que par le langage pittoresque et la philosophie volontiers rieuse dont nous avons parlé.

Nous nous demandons avec angoisse, en assistant à ce dégourdissement de l'âme populaire, par la guerre, au cours de scènes et de tableaux plus larges, plus d'ensemble, moins dispersés que dans LE FEU, si vraiment elle va se manifester enfin et refaire le monde ou si ce ne sont encore que de vains signes d'une naissance lointaine.

A la fin de cette partie du livre, pour mieux en préciser la portée, M. Barbusse a imaginé un rêve.

Grâce à cette fiction littéraire, il va pouvoir nous conduire plus avant dans le secret de ce silence.



Le petit employé balbutiant, devenu soudain une sorte de trappeur primitif, est blessé.

Couché longtemps sur un champ de bataille, il sent, d'abord, se dilater toutes ses forces de vision qui s'agrippent aux choses horribles qui l'entourent et lui en assurent l'indélébile possession.

Par une transposition que le décor environnant rend facile et qui n'exige pour ainsi dire pas de transition, il revoit toute la genèse criminelle de l'humanité poussée, dès les premiers âges, à être sanguinaire.

Les chasses à travers les rocs et les sables et, la nuit, les campements grelottants autour des feux que l'on entretient pour éloigner les fauves.

Il n'en est pas autrement aujourd'hui. Ces temps naïfs, ces temps maudits sont revenus.

Mais il y a la parole humaine, maintenant, nourrie de raison et de raisons. Est-elle capable de dégager une loi nouvelle, une méthode de bonheur de cet étrange retour ?

— Pourquoi te bas-tu ?
— Pour sauver mon pays.

Même réponse chez les Allemands et les Français.

« Et moi, je cherche ; c'est une fièvre, c'est un besoin, c'est une folie. Je me débats, je voudrais m'arracher au sol et m'envoler dans la vérité. Je cherche la différence de ceux qui se tuent et je ne peux que trouver leur ressemblance. Je ne peux pas échapper à cette ressemblance des hommes.

. . . .

Un grondement vibre et se propage, saccadé, à coup d'ailes, comme un confus archange tumultueux, au-dessus des têtes, au-dessus des masses en mouvement dans les cachots sans fin, ou qui tournent en rond pour garnir de chair fraîche le devant des lignes.
— En avant ! Il le faut ! Tu ne sauras pas.

. . . .

Soldat universel, homme pris au hasard parmi les hommes, rappelle-toi : il n'y a pas un moment où tu fus toi-même. Jamais tu ne cessas d'être courbé sous l'âpre commandement sans réplique : « Il le faut, il le faut ».

Mais, se demande, tout d'un coup, l'illuminé, cette puissance qui entretue les hommes, sans qu'ils sachent pourquoi et à l'insu de leurs cœurs naturellement fraternels, a-t-elle une face humaine permettant de la reconnaître et de la combattre ?

— Les rois.
— Les grands.
Pourquoi commandent-ils toujours ? On ne sait pas.

. . . .

Quand deux maîtres, sertis d'étincelants états-majors, de chaque côté de leurs frontières palpitantes, proclament en même temps : « Nous voulons sauver la patrie ! » il y a une immensité trompée et deux immensités victimes. Il y a deux immensités trompées !

Le délire du mal et de l'infini précipite à travers le cerveau jusque là à demi éteint de l'humble contemplateur des visions échevelées.

Son regard embrasse la communauté infernale de l'esclavage des villes pacifiques et de l'esclavage de la vaste cité de guerre. L'une et l'autre ploient les multitudes, les enchâssent dans la même trame de feu et de fer, dont les mailles jouent sous des mains dominatrices.

Mais que sera-ce dans l'avenir ? Que feront ces mains dans l'avenir, lorsqu'elles pourront, à leur gré, maîtresses des perfectionnements vertigineux de la science, semer, au lieu de projectiles d'acier, des poisons invisibles, ou, avec l'électricité, faire sauter les entrailles de la terre et créer des tremblements de terre artificiels ?

Et contre ces mains tyranniques, au lendemain du cataclysme, à la veille d'autres cataclysmes, est-ce que les autres mains, les mains qui les servent ne feront rien ? les innombrables mains qui, en se réunissant, peuvent former un carcan de fer ?

« Ah ! il a été dit :
— J'ai confiance dans le gouffre du peuple. »

Puis, se retournant vers lui-même, le rêveur se frappe la poitrine :

« *Et moi ?*
« *Moi, l'homme normal, qu'ai-je fait ici-bas ?* »

Il y a Dieu et les dieux, c'est vrai. Qu'ont-ils fait, eux?

« *J'ai vu Jésus-Christ au bord du lac. Il est venu comme un homme ordinaire sur le sentier. Autour de la tête, il n'a pas de nimbe. Il n'est révélé que par sa pâleur et sa douceur.*

. . . .

J'ai vu l'homme de lumière et de simplicité baisser la tète et je sens sa voix extraordinaire qui dit :
— Je ne méritais pas le mal qu'ils ont fait avec moi.

Ainsi les dieux eux-mêmes ont été asservis et avouent leur défaite ?
Toutes les sources seraient-elles donc taries ?
A ce martyr indécis, qui voit, de toutes parts, les routes de la justice fermées, une seule parole, pur acte de foi, lancé dans le vide, demeure secourable :

« *Il n'y a de recours que dans ceux-là que la paix condamne aux travaux forcés et que la guerre condamne à mort — et qui n'ont besoin que de lumière. Il n'y a de recours que dans les pauvres.* »

C'est sur ce présage qu'il sort de son rêve ; son rêve n'a pu lui fournir de fil plus sûr pour s'évader du labyrinthe inextricable.



Et le voici qui rentre dans la vie. Voici, après la guerre, faisant pendant à ce qui l'a précédée, la vie

renouée de ce pauvre homme sans ressources, secoué de sanglots et d'avertissements. Lui réservera-t-elle une réalité différente? Y trouvera-t-il quelques premières offrandes, à l'unisson de son âme éveillée par le sacrifice?

Il est dans un hôpital; il entend, il voit encore déferler autour de lui les épaves de la guerre. Puis voici celle qui va rattacher le lien bienheureux, et par qui, sans doute, se manifestera la miraculeuse transfusion de la guerre à la nouvelle paix.

Oh ! le retour, le retour où il tremble de ne pas retrouver les choses qui lui étaient chères, où il tremble de les retrouver trop pareilles. Chemin de délices, chemin de croix !

A un moment, il s'écrie : « Tout est changé ». Sa maison d'autrefois lui paraît rapetissée et les gens ont changé de condition par la guerre.

Mais, au bout d'un jour, « *tout le temps passé s'est reconstitué.* »

Si ! cependant, quelque chose est différent : *La vérité est plus simple qu'avant..*

Alors, comme un convalescent qui cherche à revivre, il cherche à vivre, à vivre selon son rêve. Il a de surprenants silences. Il ne sait encore que susciter de la douleur.

« *Marie s'empresse. Elle a visiblement peur de mon silence. A un moment où, assis en face d'elle, j'étais resté longtemps sans rien dire, je la vois, tout à coup, qui cache son visage dans ses mains et c'est elle qui, à travers ses sanglots, me demande :*

« — *Qu'est-ce que tu as ?*

« *J'hésite.*

« — *Il me semble, lui dis-je enfin en guise de réponse, que je vois les choses comme elles sont.*
« — *Mon pauvre petit ! dit Marie.*
« *Et elle continue à pleurer.* »

Il recommence toutes les étapes anciennes : à chacune, il sent monter en lui, vis-à-vis des coutumes, des négations véhémentes.
Hélas ! il n'ose point les proférer.

Et il marche en silence, de souvenir en souvenir, de tombeau en tombeau, car chaque souvenir n'est qu'un tombeau.

Sa femme ? Il ne l'aime plus comme avant, il ne l'aime pas non plus autrement. La seule nouveauté est qu'il ne peut plus lui cacher qu'il ne l'aime plus.

Ses amis ? Et les inconnus ? Toujours insondables et irréductibles dans leur servitude.

Et les riches, les meneurs de multitudes ? Il les revoit, il les écoute, il reçoit, il accepte les terribles faveurs de leur condescendance.
Que d'abrupts contacts et que de lâchetés.

Il ânonne son espérance, il vagit la vérité. Sa femme le comprend un peu, mais le suit à peine.
Ceux qui le fréquentent devinent en lui quelque chose d'inquiétant qu'ils considèrent comme malsain.
Il est ramené à un tête à tête avec lui-même où il se ressasse un catéchisme dépourvu :

« *La tradition, c'est d'elle que vient tout le malheur des hommes. Elle surajoute des vérités de fait à la vraie vérité.*
« *Il n'y a pas de tradition du bien. La fortune et la puissance doivent se gagner et non se prendre toutes faites.*

. . . .

« L'idée de patrie n'est pas une idée fausse, mais c'est une idée petite et qui doit rester petite.
« Il n'y a qu'un intérêt général. »

Des tentations le prennent d'agir, de détruire autrement qu'en lui-même. Il ne peut. Il ne sait.
Il ne peut que s'interroger éperdûment.
Qui parlera ?
Qui dira la vérité ?
Mais nous, quoi dire ?

Et il répond par de trop vastes serments, sans force réelle, par des aphorismes qui flottent dans un firmament :

« Recommencer de fond en comble. Oui, cela d'abord. Si la charte humaine ne recrée pas tout, elle ne créera rien.
« La vérité sociale est simple.
« Cette simplicité là, peuple universel, tu ne l'auras jamais si tu ne t'en saisis pas. Si tu la veux, fais-la toi-même, avec tes mains. Et je te donne le talisman, le mot extraordinaire et magique : tu le peux !
« J'annonce l'avènement fatal de la République universelle.....
« Mais si les grands pouvoirs d'ombre s'obstinent à rester à leur place, ô peuples, infatigables vaincus de l'infâme Histoire, j'en appelle à votre justice, j'en appelle à votre colère.

. . . .

« La vérité n'est révolutionnaire qu'à cause du désordre de l'erreur. La révolution c'est l'ordre. »

Cette clarté en lambeaux passe, orageuse, au dessus de cet homme et au dessus du monde que la guerre n'a pas réussi à métamorphoser.



Nous le connaissions déjà, ce feu-signal balancé dans

la tempête, ce flambeau divin. Nous l'avions déjà vu s'élever des lettres. Ici, il a agité sa pourpre par dessus le monceau d'orgies et de misères des *Rougon-Macquart* et, à l'autre bout de l'Europe, un autre feu a répondu, plus haut encore, embrasé par le roman russe.

Après l'avoir brandi furieusement sur la routine tenace des mœurs, le rêveur de M. Barbusse le jette dans sa propre maison, il veut savoir si cette sincérité miséricordieuse la vivifiera ou la tuera. Il offre à sa femme d'être ensemble les justiciers des mensonges et des tromperies de leur propre amour. Elle le comprend : leur amour s'éclaire, leurs liens se resserrent, leur vie commune s'illumine de s'être avoué toutes leurs déloyautés et leurs illusions passées.

C'est donc que la « Clarté » née de la guerre peut être efficace !

Oui ! mais il faut que chacun s'éduque, d'abord, soi-même et éduque sa maison, avant que la transfiguration générale puisse s'accomplir.

O lente route, laborieuse gravitation ! Il y a cent ans, il y a trente ans, nous entendions déjà les mêmes paroles que profère M. Barbusse ; elles n'ont pas beaucoup changé.

Pour saisir et faire germer la semence qu'elles contiennent, il y avait les mêmes vœux adressés passionnément à la vérité, la même descente préalable jusqu'au fond des tares.

Une foi est née, une foi s'affirme ; ce n'est toujours qu'une foi.

Funèbre destinée d'annonciateur !

Est-il vrai que la voie qu'il vient de parcourir soit la

seule à laquelle doive s'astreindre chaque homme de l'immense peuple esclave ? Est-il vrai que chaque homme ne puisse encore que se conformer à cette foi qui n'est encore qu'une prière ?

Prosopopée fougueuse, aveu déchirant qui fait se lever et applaudir des milliers et des milliers de fidèles !

Ils en appellent à la vertu d'un mythe, et, s'il le faut, à l'homicide primordial de l'humanité.
Franchise sans merci de la guerre.

Fermons le livre :
Au terme de ce long enchaînement de négations, éclairé d'une lueur de désastre, nous avons trouvé la certitude d'un fait, du moins :

C'est qu'il n'existe encore, malgré les siècles et les révolutions, qu'une religion du peuple ; c'est que la guerre en a ravivé et pressé le prosélytisme ; c'est qu'aucune autre étape ne semble avoir été franchie.

C'est qu'à ce besoin de religion populaire, entouré d'autres réveils religieux, s'assermentent une cohorte d'intellectuels et une gigantesque armée de simples pour qui l'avenir reste aussi béant et aussi vierge qu'il l'était au premier siècle de l'ère chrétienne.



Je ne voudrais pas terminer sans dire quelques mots des mérites proprement littéraires de M. Barbusse.

Le problème psychologique, le drame moral qui se développent dans son œuvre sont si pathétiques et ont acquis, ces temps-ci, une portée d'ordre public si consi-

dérable que l'on est enclin à leur laisser la plus grande place.

Cependant M. Barbusse, au milieu de cette tourmente spirituelle, demeure un très avisé et très calme littérateur.

Arrivant tard, il s'est trouvé hériter de tout le vaste travail de nuances qui s'étend du naturalisme à aujourd'hui.

La rudesse, la crudité, les peintures largement brossées de l'école de Médan firent place aux amenuisements de Huysmans et des Goncourt. Le roman se cloisonna en quantité de tableautins pétillants, dans un style à facettes.

Sur ce naturalisme atténué, raffiné, vint agir le réalisme russe.

Il apportait des éléments nouveaux. Il révélait une harmonie, inconnue, chez nous, entre les hommes et les choses, leur entière confiance, leur confidence étroite, comme si, même dans les plus lamentable taudis, les objets et les hommes fussent capables d'échanger des grâces de sensibilité et des dons d'amour d'une pureté et d'une douceur exquises. Il en naissait un lyrisme social, fluide et brûlant, qui s'échappait, sans irritation, des circonstances les plus affreuses.

Ceux qui, dans les lettres françaises, succédèrent aux naturalistes, profitèrent de toutes ces nouveautés.

Vous vous rappelez comme nous en découvrîmes le délicat et touchant amalgame chez Charles-Louis Philippe.

M. Barbusse a ressenti et assimilé les mêmes apports.

Il s'est trouvé au même confluent; il a composé son talent au même carrefour.

Cela le dote d'une personnalité littéraire infiniment plus complexe que sa personnalité morale et sociale.

Il est certain que les livres de M. Barbusse ne doivent pas être lus de la même manière et pour les mêmes pages par tous ses lecteurs.

Il a des jeux verbaux compliqués, savoureux pour les lettrés qui y découvrent une intéressante généalogie. Ce n'est pas, à coup sûr, aux mêmes endroits que s'arrête la foule de ses autres admirateurs.

En somme, si la direction morale de M. Barbusse, si le dépérissement puis la rédemption de son âme peuvent s'inscrire selon une ligne assez nette quoique tourmentée, le caractère de son effort littéraire est beaucoup plus difficile à dégager.

C'est peut-être une richesse de plus.

Sait-on ? Il se peut qu'un jour, des morceaux choisis que l'on extraira de son œuvre, les plus recherchés ne soient pas ceux qui, actuellement, échauffent la passion publique, mais ceux qui, pour le charme des plus cultivés parmi les civilisés, filtrent, en un mélange souvent succulent, quarante années d'histoire littéraire.

BIBLIOGRAPHIE

L'œuvre de M. Barbusse s'échelonne sur vingt-quatre années.

En 1895 : **Pleureuses**, poésies (Fasquelle, édit.).

Huit ans après : **Les Suppliants**, roman, 1903 (Fasquelle, édit.).

Ces deux ouvrages, actuellement épuisés, et qui ne sont pas en voie de réimpression, constituent, le premier surtout, des raretés bibliographiques.

L'Enfer est de 1908 (Albin Michel, édit.).

Six ans après : **Nous Autres**, 1914 (Flammarion, édit.).

Puis en 1916 : **Le Feu**, et en 1919 : **Clarté** (Flammarion, éd.).

L'Enfer n'avait atteint que quelques éditions avant la guerre.

Depuis le succès du **Feu** et de **Clarté**, dont le premier a dépassé deux cents éditions, dont le second en approche, **L'Enfer** a atteint deux cents éditions.

M. Barbusse prépare en ce moment un recueil des articles et manifestes qu'il a écrits en 1917, 1918 et 1919.

Un recueil de nouvelles de lui va également paraître à Zurich incessamment.

Le Feu a été traduit en *douze langues*.

L'Enfer, Clarté, Nous Autres en *dix*.

Le Feu a provoqué un grand mouvement de curiosité dans les revues et journaux du monde entier, particulièrement en Allemagne et dans les pays neutres où il a été, généralement, admiré.

En Amérique et en Angleterre il a donné lieu à des controverses et à un partage d'opinions analogues à ceux qui se sont produits en France.

Pleureuses, poésies (1895), Fasquelle, édit. .... *épuisé*.
Les Suppliants, roman (1903), Fasquelle, édit. .... *épuisé*.
L'Enfer, roman (1908), Albin Michel, édit. 4 90
Nous Autres, nouvelles (1914), Flammarion, édit. .... 5 »
Le Feu, roman (1916), Flammarion, édit. .... 5 »
Clarté, roman (1919), Flammarion, édit. .... 5 »

TABLE DES MATIÈRES



Imprimerie Nouvelle l'Avenir (Association Ouvrière)
1, rue du Rivage et 4, rue du Pont-Cizeau, NEVERS.

LE CARNET-CRITIQUE

MENSUEL

Guide des livres nouveaux

(Revue exclusivement critique)

LITTÉRATURE - ARTS - MUSIQUE - THÉATRE - ARCHÉOLOGIE

HISTOIRE LITTÉRAIRE - SCIENCE SOCIALE, Etc.

TROISIÈME ANNÉE

Directeur : GASTON RIBIÉRE-CARCY

208, rue de la Convention, 208

Téléphone : Saxe 82-41 PARIS (XVe) **Téléphone :** Saxe 82-41

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Roger Allard, Aurel, René d'Avril, Banville d'Hostel, Henri Barbusse, Maurice Beaubourg, Anita Berlioz, André Billy, Sylvain Bonmariage, Jean de Bonnefon, Jean Bonnerot, Dominique Braga, Canudo, Francis Carco, Louis Chadourne, Albert Cim, Henri Dalby, Léon Deffoux, F. Jean-Desthieux, Fernand Divoire, Ernest-Charles, André Germain, Louis de Gonzague-Frick, Guillot de Saix, Henri Hertz, Fernand Kolney, Guy Lavaud, André Marot, Henry-Marx, Georges-Armand Masson, Henri de Maublanc, Victor-Emile Michelet, Georges Mongrédien, Louis de Monti de Rézé, Louis Richard-Mounet, Georges Palante, Jean Paulhan, Gaston Picard, Georges Polti, Louis Roubaud, Jean Royère, André Salmon, Charles Saunier, Saint-Georges de Bouhélier, Edouard Schuré, Henri Strentz, Gustave-Louis Tautain, Albert Thibaudet, Eugène Vaillé, Waldemar-George, Willy, Zavie.

ABONNEMENTS :

FRANCE	*1 an*	18 »	ÉTRANGER	*1 an*	21 »
	6 mois	9 50		*6 mois*	11 »
	3 mois	5 »		*3 mois*	6 »

Le Numéro : 1 fr. 75 **Le Numéro spécimen : 0 fr. 75**